

Les lettres
à Jannette

Lucia Mariani Chehab

**Les lettres
à Jannette**

Roman

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08391-9

Le 23 mai 1915, un an après le début du conflit mondial, Victor Emmanuel III, roi d'Italie, déclare la guerre à François-Joseph de Hohenzollern, empereur d'Autriche-Hongrie.

Les Italiens s'opposent aux Autrichiens au nord de l'Italie le long du front-est, dans l'espoir d'annexer le Trentin et le Frioul et d'achever l'unité territoriale de la péninsule.

Ce conflit de trois ans et demi enflamme les régions du nord-est de la péninsule, de la plaine du Po', de l'Adriatique jusqu'aux Alpes et aux Dolomites. Pendant un an et demi les Italiens se battent dans une guerre régionale de onze batailles qui alternent avances et retraits en Vénétie, à la frontière avec l'Autriche, sur les rives des fleuves Isonzo, Tagliamento et Piave, sur le plateau d'Asiago, sur l'Adamello, mais sans aucun résultat positif pour réaliser l'annexion des régions non encore libérées.

La 12ème bataille s'achève par la débâcle de Caporetto le 24 octobre 1917. Depuis le début de la guerre jusqu'à ce jour 700 000 Italiens ont péri au combat.

Au début de l'année suivante, sous le commandement du Général Diaz, les Italiens se préparent à prendre leur revanche pour conquérir les régions encore autrichiennes. Pendant les trois mois qui suivent la défaite de Caporetto le Général Diaz réorganisera l'armée en tenant compte de moyens techniques plus modernes et du respect dû aux soldats.

Du 1918 juin jusqu'au mois d'octobre les deux armées ennemies se battront le long du fleuve Piave dans des batailles meurtrières : les Italiens arracheront la victoire.

Le 4 novembre 1918, l'Autriche, vaincue, reconnaît l'annexion des régions irrédentistes avec Trente et Trieste, mais le pays en sort prostré et laceré par une profonde crise politique, sociale et économique qui la conduira rapidement au fascisme.

Après la débâcle de Caporetto l'armée italienne cherche à contenir le déferlement de l'ennemi sur le front du Piave et des Dolomites, à l'est de la frontière de la Vénétie.

Dans cette région, le long de la vallée de l'Adige s'étalent la zone collinaire de la Valpolicella, au sud et de la Lessinie au nord avec ses montagnes et ses bois, que les combats épargnent encore et qui permettent de convoier hommes et matériel vers la première ligne, sur le monte Grappa, sur l'Adamello et le long du Piave.

L'organisation des équipements et des déplacements des troupes est confiée aux fourriers, des officiers qui accompagnent les soldats à pied, dans ces chemins de montagnes et par tous les temps.

Parona, le 26 décembre 1917

« Distinguée Mademoiselle Giannina,

C'est à vous que je dédie un moment de répit, en pensant à la réunion d'hier, où j'ai eu la chance de vous rencontrer et d'échanger avec vous quelques mots à la caserne de Parona, malgré la présence bruyante des soldats... »

Ainsi commence la première lettre de la correspondance de Giovanni Battista T., militaire du régiment royal italien à Giannina. La maîtrise de la langue et le soin de la calligraphie font penser à une personne certainement cultivée.

Ils se sont rencontrés là, à la périphérie de Vérone le jour de Noël dans une réunion où les dames présentes se sont proposées pour être mairaines de guerre et conforter les soldats italiens engagés contre les Autrichiens.

A cette occasion les échanges des deux personnes présentes sont brefs ; Giovanni Battista ne

connaît que le prénom de la marraine qu'il a choisie, Giannina, mais il sait où elle habite parce que le lendemain il lui écrit à San Pietro in Cariano, au bureau des impôts, où elle travaille, à quelques kilomètres de Vérone, et il y dépose lui-même sa lettre.

Les informations succinctes au sujet de Giannina ne permettent pas à Giovanni Battista d'en savoir plus pour le moment. Il ne connaît pas son nom de famille ni son adresse dans ce bourg. Vit-elle seule ? Est-elle libre de ses déplacements ? Et d'emblée il ose lui écrire : une marraine de guerre liée à son militaire doit encourager les hommes en campagne grâce à sa correspondance.

Dans cette première lettre, tout en évoquant le plaisir de lui écrire, il lui annonce qu'il s'apprête à accompagner un peloton de fantassins à la frontière du Trentin.

« Partis de Vérone sous mes ordres, nous nous dirigerons vers le nord-est, je ne peux pas en dire davantage, secret militaire ; je dois accompagner mes soldats en marches de trente à quarante kilomètres par jour, avec vivres et armes, si bien que les chemins entre le Monte Baldo et la frontière autrichienne n'ont plus de secrets pour moi.

Je loge à San Pietro in Cariano où je résiderai dès mon retour dans dix jours : au commandement à Villa Zorzi »

Cette résidence destinée aux gradés est bien connue dans le village, comme d'autres villas de la

région qui à présent hébergent des officiers : entre le XVe et le XVIe siècles ces demeures étaient les résidences de la noblesse et de la haute bourgeoisie vénitienne qui, de juin à la Toussaint, fuyaient les chaleurs et les miasmes de la ville et profitaient du climat tempéré des collines alentour, des fruits et surtout des vignes et du vin de la Valpolicella, région agricole à quelques kilomètres de Vérone.

Revenu à San Pietro in Cariano, Giovanni Battista T. n'a pas oublié Giannina.

Lieutenant de sa compagnie, il est fourrier, chargé d'organiser l'équipement de ces Chasseurs Alpains en habillement, armes et victuailles pour les amener en marches de cinq ou six heures jusqu'à la zone de guerre, près de la frontière du Trentin ; d'une expédition à la suivante, l'Etat-Major lui octroie quelques jours de repos.

Au retour, il a trouvé l'adresse où Giannina habite : un pied-à-terre près du bureau où elle est employée, au premier étage, avec une large terrasse qui donne sur un petit jardin.

Il en sait suffisamment pour la croiser, par hasard, à la sortie de son bureau et, en attendant de la rencontrer, il cherche à l'apercevoir à son insu.

Dans la nuit tombante il reconnaît la silhouette qui se dirige à pas pressés vers la place de l'église, il en devine les proportions harmonieuses et la grâce de sa démarche, il se remémore ses yeux

bleus à peine aperçus le jour de leur présentation à la caserne et le désir de cette femme l'envahit.

De son côté, Giannina n'a pas oublié la lettre que Giovanni Battista lui avait envoyée :

« Je loge à San Pietro in Cariano où je résiderai à mon retour dans dix jours : au commandement à Villa Zorzi », lui avait-il écrit avant son départ, un rendez-vous sans doute, une invitation pour une rencontre qu'elle a accepté sans tarder pour mieux connaître le soldat dont elle est la marraine.

Après son travail au bureau, elle le rejoint à l'orée du bois à la sortie du village pour flâner en sa compagnie.

La déroute subie à Caporetto deux mois auparavant et ses conséquences nourrissent encore les conversations des deux promeneurs.

Une foule de questions surgissent à l'esprit de Giannina : l'armée italienne pourra-t-elle soutenir les efforts nécessaires à la reconquête des régions encore aux mains des Autrichiens ?

Avec quels moyens ? En tant que marraine volontairement choisie elle peut conforter son soldat en guerre grâce à la correspondance. Par ses lettres elle partagera son combat en lui écrivant pour adoucir ses souffrances et ses angoisses, pour qu'il continue à se sentir vivant et à espérer.

Dans le soir d'hiver, quelques lumières s'allument dans la nuit qui approche ; au bras de Giovanni Battista, prévenant dans ce sentier obscur,

Giannina l'écoute pendant qu'il parle de son rôle de fourrier :

« C'est une charge qui exige une organisation sans faille, un bon entraînement physique et le sens des responsabilités. »

Tout en devisant des événements et de la mission des marraines, anges du foyer en guerre, sans armes, Giovanni Battista cherche à deviner la chevelure de Giannina cachée sous son chapeau d'où s'échappent quelques mèches blondes.

Pendant deux semaines leurs conversations sont suivies de longues lettres où il lui écrit sans cacher ses sentiments :

« Ma sympathie pour vous, ma douce et bonne, est un attachement sincère. Ai-je le droit de vous en parler ? Mon futur incertain pourrait vous faire souffrir, mais sachez que j'affronte le danger en bon soldat uniquement pour vous. »

Ces mots avivent les sentiments que Giannina avait enfouis et ignorés.

La cour discrète et néanmoins insistante de Giovanni Battista réveille en elle l'envie d'être regardée, admirée et sans doute désirée.

A présent cette femme mince et réservée rayonne d'un éclat encore inconnu ; sa pâleur fait ressortir le bleu de ses yeux, brillants de désir ; son chignon d'où s'échappent des mèches blondes et dorées comme une auréole éclaire son visage radieux.